

M. JONNART, HAUT COMMISSAIRE DES PUISSANCES, EST ARRIVÉ EN GRÈCE

EXCELSIOR

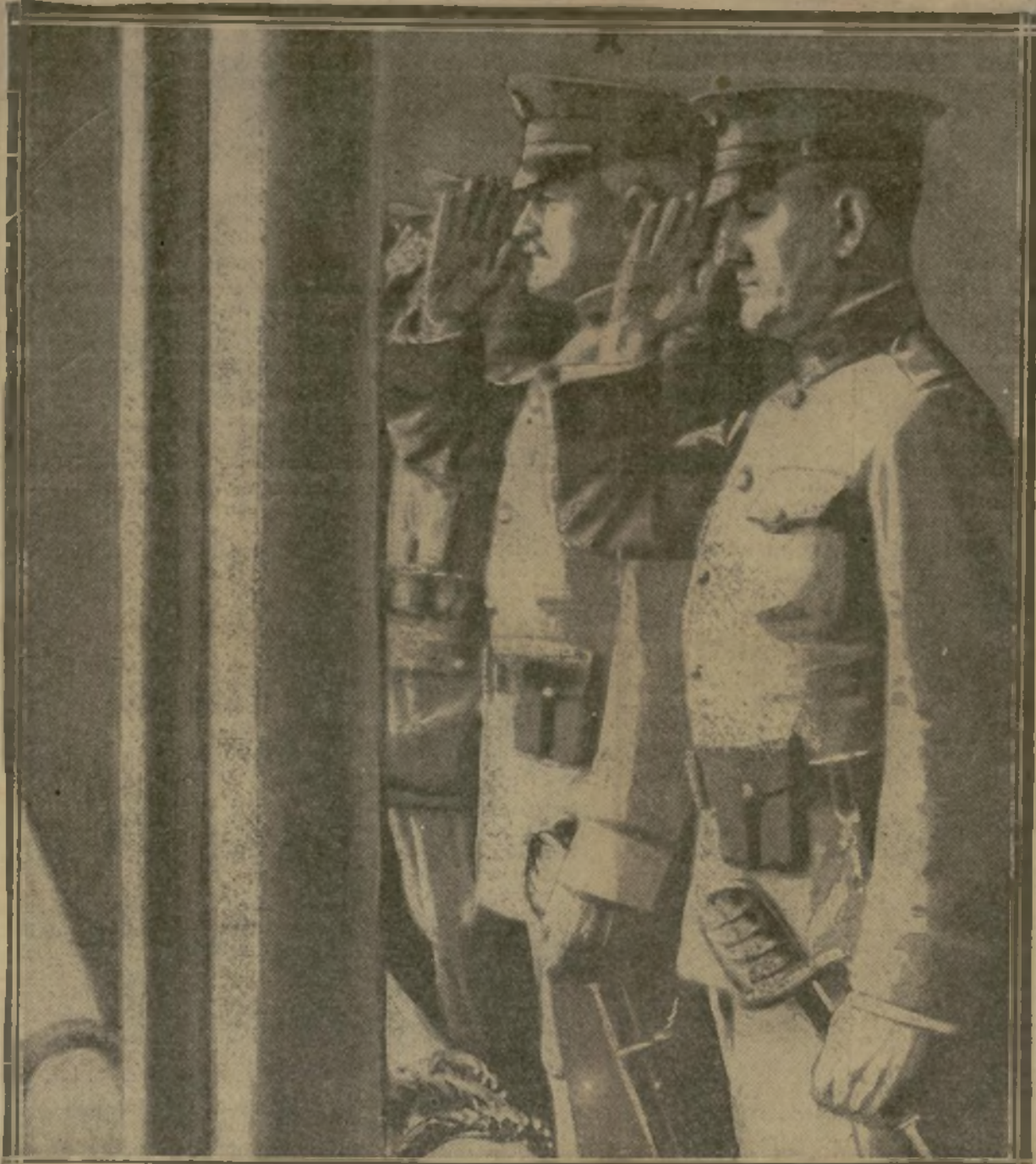
Huitième année. — N° 2.400. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
11
JUN
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.06
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B. des Italiens. - Tél. : Cent. 90-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

L'ARRIVÉE A LIVERPOOL DU GÉNÉRAL AMÉRICAIN PERSHING



LE GÉNÉRAL (X) RENDANT LEUR SALUT AUX AUTORITÉS BRITANNIQUES

Le général Pershing, commandant en chef du corps expéditionnaire américain, a débarqué à Liverpool le 8 juin avec son état-major. Il a été escorté en route par des destroyers américains. On le voit ici avant le débarquement, à bord du « Baltic », saluant les autorités



LE GÉNÉRAL PERSHING (X) PASSANT LA GARDE D'HONNEUR EN REVUE

britanniques pendant l'exécution du « God save the king ». Près de lui se tient le lieutenant-colonel Harbord. Le général est représenté sur la seconde photographie avec le général anglais sir Pitcairn Campbell, passant en revue la garde d'honneur de fusiliers gallois.

LA MAISON DU PASSEUR A REPARU DANS LE COMMUNIQUÉ BELGE



LA TÊTE DE SAPE DE LA MAISON-DU-PASSEUR EN PREMIÈRE LIGNE SUR L'YSER. LES RUINES DE LA MAISON SONT A GAUCHE DE LA PASSERELLE

Le communiqué belge du 8 juin mentionnait que les abords de la Maison-du-Passeur ont été le théâtre d'une lutte de bombes et de grenades qui s'est prolongée pendant plusieurs heures. Cette position célèbre, où se déroulèrent des combats furieux, fut enlevée par nos

zouaves et nos chasseurs le 5 décembre 1914, et cette victoire restera l'une des plus belles pages dans l'histoire de la guerre. Voici l'Yser devant les ruines de la maison, sur la rive droite, en première ligne du front belge. Les deux rives sont tenues par nos alliés.

LES PUISSANCES PROTECTRICES ENVOIENT EN GRÈCE UN HAUT COMMISSAIRE

C'est M. Jonnart, ancien ministre

ATHÈNES, 9 juin. — M. Jonnart, haut commissaire des puissances protectrices, est arrivé en Grèce.

Nous ne sommes pas autorisés, jusqu'à présent, à dire en quoi consiste la mission dont M. Jonnart est investi. Ancien gouverneur de l'Algérie, ancien ministre des Affaires étrangères, M. Jonnart possède une autorité personnelle qui confère à son voyage en Grèce une



M. JONNART
haut commissaire des puissances protectrices en Grèce

importance qui n'échappera à personne. On remarquera en outre que le titre de « haut commissaire des puissances protectrices en Grèce » est tout à fait nouveau. La situation de la Grèce, qui n'est pas un pays allié, fait que les fonctions dont M. Jonnart est chargé n'ont rien de commun avec celles que M. André Tardieu remplit comme haut commissaire aux États-Unis.

Publiciste, administrateur, M. Charles Jonnart, né en 1857, à Fleury, dans le Pas-de-Calais, fut successivement élu conseiller général, puis secrétaire du conseil général de ce département, et député de Saint-Omer, deuxième circonscription du Pas-de-Calais, pendant quatre législatures.

Il siégea à la Chambre, au groupe de la gauche démocratique.

Depuis les élections de 1914, il est sénateur du Pas-de-Calais.

Il prit deux fois part aux conseils de gouvernement : dans le cabinet Casimir-Perier (1893-1894), où il détenait le portefeuille des Travaux publics, et dans le cabinet Briand, en 1913, où il était ministre des Affaires étrangères.

Ses études antérieures sur les questions algériennes, comme chef de cabinet de M. Tirman, gouverneur de l'Algérie, puis comme directeur des Affaires algériennes au ministère de l'Intérieur, de 1884 à 1888, l'avaient préparé au poste de gouverneur général de l'Algérie qu'il occupa d'octobre 1890 à mars 1911.

M. Jonnart est le gendre de feu M. Edouard Aynard, député du Rhône.

Il s'est également occupé des diverses questions intéressant la protection de l'industrie nationale.

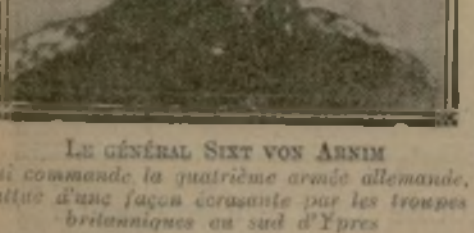
Une réunion des deux Chambres à Versailles ?

On songeait depuis quelques jours, dans les milieux parlementaires, à fournir à M. René Viviani, garde des Sceaux, l'occasion de rendre compte du voyage de la mission française aux États-Unis et d'indiquer au Parlement la poursuite que nous pouvons attendre de la grande République américaine. Certains proposaient soit un comité secret, soit une réunion de la Chambre hors séance.

Une nouvelle solution est envisagée : la réunion exceptionnelle des deux Chambres à Versailles, dans la salle de l'Assemblée nationale pour entendre une communication du garde des Sceaux.

Cette séance, qui prendrait ainsi le caractère d'une manifestation grandiose en l'honneur de nos nouveaux alliés, aurait lieu le 4 juillet prochain, jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis.

LE VAINCU DES FLANDRES



Le général SIXT VON ARNIM
qui commande la quatrième armée allemande, battue dans la région de Valenciennes par les troupes britanniques au sud d'Ypres

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

LA CRISE ESPAGNOLE

UNE JOURNÉE DE POURPARLERS

Après un refus définitif de M. Garcia Prieto, on croit que le roi fera appel à M. Dato

La crise espagnole, que l'on voyait monter à l'horizon, et dont nous avions averti nos lecteurs, pourra-t-elle être conjurée par M. Dato, à qui le roi Alphonse XIII semble songer, si un remaniement du cabinet Garcia Prieto n'est décidément pas possible ? Ce dont nous sommes sûrs, c'est que M. Dato est, dans toute la force du terme, un honnête homme. La politique qu'il ferait serait une politique de loyauté. Il a déjà été au pouvoir depuis le commencement de la guerre, et il a donné des preuves de la largeur de vues avec laquelle il conçoit le rôle de son pays dans le conflit européen.

Cependant, bien des choses ont changé en Espagne depuis le mois de décembre 1915, date à laquelle M. Dato s'était retiré. La politique espagnole s'est singulièrement compliquée et il faut retenir, comme une indication, le mot que le nouveau président du Sénat, M. Goyaz, vient de prononcer : « Jamais je n'ai vu encore une situation aussi grave depuis quarante-six ans que je suis dans la vie publique. » Il suffit de se rappeler l'état de trouble où se trouvait l'Espagne aux environs de l'année 1871 pour comprendre la portée de cet avertissement.

La grande question, c'est la question militaire. Il serait puéril aujourd'hui d'admettre que la « Junte de défense de l'armée d'infanterie » se fût formée uniquement pour défendre des revendications d'ordre professionnel. Selon le mot de l'Impartial, il y a là une organisation qui répond à des fins bien différentes. Certaines traditions de l'armée espagnole ne donnent que trop lieu de penser qu'il s'agit d'autre chose en effet.

Dans ces derniers temps, la propagande des partis extrêmes a été très active dans une armée qui a toujours été complaisante aux passions politiques, et, comme nous l'avons dit, les partis extrêmes ont, en ce moment, en Espagne, une importance qu'ils n'avaient pas précédemment. De cet état de choses, les responsables sont les agents allemands qui n'ont pas hésité à diviser et à troubler l'Espagne par leur propagande. C'est un élément dont il faudra tenir compte pour apprécier les événements qui, peut-être, se préparent chez nos voisins.

J. B.

MADRID, 10 juin. — Le roi a consulté successivement MM. Dato, Basada, Sanchez Toca et Maura sur la situation créée par la démission du cabinet.

L'opinion générale, ce matin, inclinait à croire que M. Garcia Prieto, qui devait être reçu par le roi cet après-midi, à 3 heures, recevrait la mission de constituer un nouveau ministère.

On estime cependant dans certains milieux que M. Dato a les plus grandes chances de former le nouveau ministère. On va même jusqu'à faire circuler la liste du cabinet qui serait composé par le chef du parti conservateur et qui aurait l'appui — dit-on — du comte Romanones.

MADRID, 10 juin. — Le roi a renouvelé sa confiance à M. Garcia Prieto.

Celui-ci a demandé un délai afin de réunir les ministres pour délibérer. Il retournera au palais, à 20 heures, pour donner une réponse définitive. (Havas.)

Minuit et demi.

MADRID, 10 juin. — A sa sortie du palais royal, M. Garcia Prieto a déclaré qu'il avait remercié le souverain de sa preuve de confiance, mais qu'il avait décliné l'honneur de former le cabinet. Il a ajouté que M. Dato avait été appelé au palais royal.

Dans les cercles politiques, on croit que M. Dato sera chargé de constituer le nouveau cabinet. (Havas.)

Aux avances de l'Allemagne le Soviet répond : "Non"

PÉTROGRAD, 10 juin. — Le Soviet de Petrograd adresse l'appel suivant à l'armée russe :

Le commandant en chef des armées allemandes sur le front a lancé à nos troupes un radiotélégramme provocateur qui propose de leur indiquer la voie vers une paix honnête et le moyen de cesser la guerre sans rompre avec les Alliés.

Le général allemand parle ainsi parce qu'il a vu que les troupes révolutionnaires russes repousseraient avec indignation toute proposition ouverte de paix séparée ; c'est pourquoi le commandant en chef ennemi incite nos armées à conclure un armistice séparé et propose des pourparlers secrets avec les chefs militaires allemands sur le front est.

Dans son radiotélégramme, le général allemand déclare qu'un armistice séparé ne présente pour l'Allemagne aucun avantage.

Mais cela est faux, car parlant de l'inactivité de l'armée allemande sur le front russe, le général allemand oserie que les troupes russes savent où ont été emmenées loin de notre front les divisions et les batteries allemandes ; il oublie qu'on entend en Russie le bruit des combats sanglants qui se livrent sur le front anglo-français.

Des élections municipales ont lieu à Petrograd

PÉTROGRAD, 10 juin. — Les élections municipales à Petrograd ont commencé avant-hier et seront terminées demain.

Ce sont les premières élections au suffrage universel depuis la révolution.

En raison des circonstances actuelles, ces élections, qui sont de l'ordre administratif, présentent un caractère nettement politique.

Les femmes et les soldats ont un scrutin.

Le vote des populations auxiliaires renforcera sur la force exacte du parti légaliste, qui se dépense en une propagande effrénée dans Petrograd.

LES ANGLAIS ONT REMPONTÉ AU SUD D'YPRES DE NOUVEAUX AVANTAGES

Reconnaissances sur tout le front

Après l'échec de leur puissante contre-attaque au sud d'Ypres, les Allemands ne se sont pas trouvés en état de continuer la lutte. Ce sont nos alliés qui ont repris l'offensive et progressé sur plusieurs points de ce front d'une quinzaine de kilomètres, compris entre Zwarteleen, au nord du canal d'Ypres, et la lisière du bois de Ploegsteert. Sans doute, il ne s'agit pas, cette fois, d'une nouvelle attaque d'ensemble, mais d'actions locales destinées à réduire des centres de résistance où l'ennemi se maintenait encore et à améliorer la ligne en lui donnant les points d'appui nécessaires. Elles n'ont témoigné pas moins d'une vigueur remarquable, étant donné qu'elles ont été engagées deux jours seulement après une grande bataille, et que ces deux jours n'ont certes pas été des jours de repos, puisqu'il a fallu réorganiser en toute hâte un terrain complètement bouleversé et, dans les retranchements improvisés, tenir tête à un formidable assaut.

Il convient de signaler aussi des reconnaissances exécutées avec succès par les troupes britanniques, de part et d'autre de leur front d'attaque, au sud d'Armentières et au nord-est d'Ypres.

Sur notre front, l'ennemi montre toujours une grande inquiétude au nord de l'Aisne, où il a multiplié les reconnaissances sans parvenir à aborder nos lignes. D'autres tentatives, également infructueuses, ont eu lieu dans la région de Verdun. Par contre, nous avons exécuté un coup de main dans un secteur qui, depuis les premiers mois de la guerre, était demeuré presque constamment calme : entre Pont-à-Mousson et Thiaucourt.

Ce sont là des symptômes auxquels il ne faut pas attacher une signification trop littérale. Ils prouvent, toutefois, que l'activité de combat, loin de diminuer sur notre front, tendrait plutôt à s'y propager de plus en plus.

Jean VILLARS.

LE « SAINT-LOUIS » ÉPERONNE UN SOUS-MARIN

On croit que celui-ci a été coulé

NEW-YORK, 10 juin. — On se souvient que le Saint-Louis fut le premier paquebot américain armé qui fit la traversée de l'Atlantique.

Le 30 mai dernier, alors qu'il naviguait à toute vapeur par un temps calme, le périscope d'un sous-marin ennemi émergea, soudain, à cinquante mètres environ de lui.

Immédiatement, sur l'ordre du capitaine, le transatlantique modifia sa course et, résolument, se dirigea de toute la puissance de ses machines directement sur le pirate, qui aussitôt plongea.

Le périscope avait à peine disparu que le Saint-Louis passa à l'endroit même où le sous-marin venait de plonger. Un remous finement se produisit.

De l'avis de tous les officiers et des personnes présentes, à bord du Saint-Louis, le pirate avait été éperonné et coulé.

Une campagne de fausses nouvelles aux États-Unis

WASHINGTON, 10 juin. — M. Daniels, ministre de la Marine, a fait les déclarations suivantes au sujet de fausses nouvelles qui avaient été répandues ici et suivant lesquelles les marines alliées auraient subi un désastre :

« Les rapports des commandants des régions navales ainsi que des lettres et des télégrammes particuliers m'ont convaincu qu'il existe un complot organisé pour inquiéter le peuple des États-Unis. »

Le ministre cite entre autres bruits tendancieux celui d'une bataille qui serait survenue entre les flottes alliées et la flotte allemande et au cours de laquelle six cents vaisseaux auraient été coulés, dont les blessés auraient rempli les hôpitaux des dépôts navals sur la côte de l'Atlantique.

Ces mensonges abominables, dit M. Daniels, sont accompagnés de l'insinuation que les autorités de Washington complotent avec la presse pour cacher la vérité au peuple. »

Le ministre réitère l'assurance que la politique du département de la marine est une politique de franchise absolue et il demande au peuple des États-Unis de l'aider à étouffer cette campagne de fausses nouvelles qui est évidemment l'œuvre de traitres.

TROIS NAVIRES NEUTRES COULÉS PAR LES ALLEMANDS

HELSINKI, 10 juin. — Hier, dans la région de Rangoon, un sous-marin allemand a coulé les deux voiliers suédois Helene et Alida. Un troisième navire a reçu l'autorisation de rentrer à Rangoon, où les équipages des navires coulés ont été débarqués.

COPENHAGUE, 10 juin. — Le ministère des Affaires étrangères annonce que le vapeur danois Harald Kluge, de 1.700 tonnes, allant d'Angleterre au Danemark, a été coulé dans la mer du Nord. Le maître d'hôtel a été tué. Le reste de l'équipage a été débarqué à Shields.

LE COMTE TISZA demande à partir pour le front

ZEMEC, 10 juin. — Un télégramme de Budapest annonce que le comte Tisza et M. Teller, ministre des Finances dans le précédent cabinet, ont demandé à l'empereur le pouvoir de partir immédiatement pour le front.

La question de l'un et l'autre a des régiments de cavalerie de la « honvéd », le premier comme commandant, le second comme lieutenant. (Radio.)

Comment j'ai vu Raspoutine

par la Princesse Lucien MURAT

Un rebouteux qui devient apôtre. — Quelques « pensées » de Raspoutine. — Inquiétantes soirées mystiques. — Une visite de la dame d'honneur de l'Impératrice.



RASPOUTINE ENTOURÉ DE SES PLUS FERVENTES « PENITENTES »
A la gauche de Raspoutine, et penchée vers lui, se trouve Mme Wyroubov, dame d'honneur de l'Impératrice, celle-là même qui présente l'étrange apôtre à la souveraine.

Le faux moine reprit son récit :

— On me recommanda à l'évêque Théocharite et au P. Jean, de Cronstadt. Je quittai alors la Sibérie pour les villes où j'ai trouvé un autre amour.

A ces mots, il me tendit un manuscrit. J'y ai découvert quelques belles pensées, confuses peut-être, mais qui expliquent quel ascendant inouï le faux prophète avait réussi à exercer sur les souverains. Je crus, tout de même, à la sincérité de ce curieux pêcheur ; il se servait alors d'une force magnétique dont il éprouvait vaguement la puissance. Dans son village, il avait été guérisseur, rebouteux, il avait apposé les mains, cueilli les herbes, et la loi l'avait poursuivi de ses rigueurs. Peu à peu son rôle, en se transformant, était devenu considérable.

Dans son recueil « Pensées et Idées. Courtes descriptions d'un voyage en Terre Sainte », il se penche sur les âmes et les entraîne dans la religion qu'il professe. C'est aussi à sa façon un poète. Voici quelques-unes de ses pensées :

« La vie n'amène que de la tristesse ; quand nous partons il ne reste derrière nous qu'un simple cercueil de chène. »

« Seigneur, débarrasse-moi des amis. Le diable est dans l'ami et l'ami se trouve dans la tribulation. »

« Jusqu'à quel point l'âme de l'homme est-elle précieuse ! N'est-elle pas une perle ? »

« La mer est vaste, mais l'esprit est encore plus vaste : l'esprit humain n'a pas de fin. »

« Dieu donne à l'âme la quiétude. La conscience, c'est la vague. Quelles que soient les vagues sur la mer, elles finissent par se taire, mais la conscience ne se tait que lorsqu'elle a fait une bonne action. »

« Lorsque le P. Jean, de Cronstadt, officiait, des milliers d'êtres se précipitaient vers lui pour recevoir la nourriture divine. On ne voit plus de pareils évêques ! Actuellement, ils ont peur des simples moines et se font du lard dans les monastères où ils pourrissent dans une oisiveté volontaire. »

Je regardais Raspoutine. Quel homme étrange dans sa blouse jaune de paysan, retenue par une étroite ceinture de cuir fauve, avec ses souliers à la polonoise, ses pantalons de toile « bleu de roy » ! Je distinguais sur son visage ses deux natures se reflétant comme dans un miroir : celle de l'illuminé, et celle du débauché.

Et je comprenais qu'il se servait adroitement de ses deux penchants selon l'heure et les circonstances.

Les dévots le considéraient comme un saint, les autres comme un surhomme, si je puis m'exprimer ainsi.

Il ne voulait plus poser, il s'impétiait, parlait de m'entraîner le soir chez un artiste, à une fête que l'on donnait en son honneur.

Il assistait à ces fêtes orgiaques, disait-on tout bas, étalé dans un fauteuil, choisissant avec une simplicité autocratique

l'élue éphémère. Parfois, on prenait en commun des bains étranges, presque rituels.

Je déclinai cette invitation.

— Vous avez tort, insista-t-il, je possède, en moi, comme une parcelle de l'Être suprême. Ce n'est que par moi, et grâce à moi, qu'on peut obtenir son salut. Pour cela, il faut se confondre avec moi. Ce qui émane de moi est une source de lumière qui lave les péchés. Venez ce soir, lorsque les étoiles paraîtront : l'encens fumera sur le trépied, nous nous tiendrons par la main. Si vous n'éprouvez pas votre être, vous ne serez pas sauvés.

« Il faut pêcher pour être sauvé ! »

En parlant, ses yeux semblaient flamboyer. Il oscillait comme un derviche. Je me suis laissé dire que, dans ces cérémonies cultuelles, le mouvement oscillatoire devenait de plus en plus rapide jusqu'à ce que l'officiant et ses disciples tombassent à terre épuisés.

Une de ses « pénitentes », prise de remords, et troublée par cette étrange pratique, lui demanda :

— Peut-être que c'est mal ce que nous faisons, Grégoire Effemovitch ? C'est peut-être un péché ?

— Non, ma fille, répondit-il avec onction, ce n'est pas un péché : notre être nous vient de Dieu, et ce n'est pas l'offenser que d'en disposer librement.

J'avais hâte de sortir, j'étais oppressée. J'étais trop saine pour admettre cette mentalité perverse, qui se servait de la religion et l'abaissait jusqu'à soi, dans un compromis singulier. Cet ensemble de pratiques slaves, et plus que douteuses, répugnait à mon âme claire de Française.

L'entretien fut interrompu par un coup de sonnette impérieux. Une dame, fort élégante, entra en coup de vent, lui parla mystérieusement à l'oreille. Il me confia qu'on l'appelait à Tsarkoïé-Selo. J'ai su, plus tard, que cette personne était la dame d'honneur de l'Impératrice, Mme Wyroubov, celle-là même que l'on voit à côté de lui sur la photographie qui paraît en tête de ces lignes.

Aujourd'hui elle est, m'a-t-on dit, à la forteresse Pierre-et-Paul.

La souveraine est prisonnière dans son palais. Tragédie des cœurs dispersés !

Le peuple, dans une complainte intitulée : « Les Litanies de Raspoutine », chante sous les murs de la prison :

« Tu as noyé dans la boue la maison impériale. »

« Tu as avancé la révolution de nombreuses années. Pour tout cela nous te remercions, Gricha, singe voluptueux, mercenaire de la Russie. »

« On a brûlé tes restes puants. »
« On les a dissimulés aux vents. »
« Mais nous nous souviendrons longtemps de toi, Gricha ! »

Ainsi, en Russie, comme en France, tout finit par des chansons.

Princesse LUCIEN MURAT.

Voir Excelsior du 10 juin.



LA TOMBE VIDE DE RASPOUTINE A TSARKOÏÉ-SELO

Le faux moine avait été enterré dans les jardins de la résidence impériale, par ordre de l'Impératrice. Une chapelle était même en cours de construction quand survint la révolution. Le corps de Raspoutine fut extrait de sa sépulture puis brûlé, et ses cendres furent jetées au vent. — Au bord de la tombe vide, un soldat joue de la balalaïka.

L'EXPLOSION D'UN 210 ALLEMAND AU MOULIN DE LAFFAUX



L'OBJECTIF A SAISI CURIEUSEMENT JUSQU'AUX MOINDRES DETAILS DE L'ECLATEMENT
C'est sur l'emplacement du moulin de Laffaux où l'ennemi vient de multiplier inutilement ses contre-attaques que cette photo a été réussie. Un obus allemand de 210 éclate devant nos positions et l'explosion, étrangement immobilisée par l'objectif, semble une floraison monstrueuse née dans un monde inconnu.

B L O C - N O T E S

LE Saint-Office vient de proclamer que c'est péché non seulement de faire tourner les tables, mais encore de les regarder tourner. En conséquence, il ne reste plus au préfet de police qu'à rouvrir les cafés. Sans quoi les Parisiens vont se trouver bien dépourvus. Depuis bientôt trois ans ils étaient fort assidus à tenir des colloques avec les esprits. Ils n'avaient plus d'autre distraction, la nuit tombée. Le guéridon avait tout remplacé, même le bridge, et jusqu'au flirt, dit-on.

Ce n'est pas qu'il fût plus éloquent qu'autrefois, ni plus perspicace, ni moins futile. Les hommes ne sont pas toujours extrêmement intelligents lorsqu'ils campent sur cette pauvre terre. Mais à peine se sont-ils envolés dans les espaces interplanétaires qu'ils montrent une naïveté véritablement affligeante. L'autre soir, comme j'étais allé dîner chez une vieille dame fort respectable, elle ne manqua pas, dès le repas fini, de se précipiter vers une petite table d'aspect anodin et de la mettre en mouvement. Cette table était bonne fille. Elle tourna fort promptement.

— Qui es-tu ? dit la vieille dame.
— Ton mari, répondit cette table obligeante.

Ma vieille amie a perdu son mari voilà deux ans, et en a conservé un vif chagrin. Elle se mit donc à trembler et demanda :

— Que veux-tu, André ?
Et André répondit incontinent :

— Méfie-toi de ton propriétaire.
Puis il rentra dans le plancher, apparemment, et ne consentit à rien ajouter.

— Il le sait ! dit la vieille dame. Il le sait, que je vais déménager en juillet. Il me dit de me méfier. Je me méfiais.

— Ecoutez, lui dis-je, écoutez, ma bonne amie. Croyez-vous vraiment que votre mari, trouvant après deux ans l'occasion de correspondre avec vous, ne trouverait pas autre chose à vous dire que de vous méfier de votre propriétaire ? Quoi ! il reviendrait tout exprès sur la terre pour vous donner ce médiocre conseil ?

Mais elle ne voulait rien entendre. Elle se méfia. Et je ne serais pas surpris que déjà elle regardât avec hostilité son propriétaire qui est un honorable avoué. Car on commence à faire tourner des tables par distraction. On ne croit pas à leurs discours entrecoupés. Et puis, un beau soir, la foi vient, et on sombre dans la manie.

J'ai connu un joyeux compagnon qui s'amusa habituellement à jeter le désordre dans les réunions spiritistes. Un soir, il m'entraîna dans une manière de cave où un médium pâle et rasé se flattait de faire apporter par les esprits des fleurs et des objets à travers la muraille. On éteint la lumière. Et aussitôt les objets pleuvent. Quoi fut étonné ? Pas moi, mais le médium. Chose remarquable, le médium se demanda d'où venaient tant d'objets divers. Il ne crut pas un instant que des esprits les apportassent. Il tourna sournouement le bouton électrique, et chacun put voir (j'en rougis encore) mon ami, la main levée. Dans cette main était un petit sucrier qu'il se disposait à faire voler à travers la cave. On nous jeta honteusement à la porte. Ce qui n'empêcha point les croyants de continuer à se réunir dans la cave. Mais, quelque temps après, ayant rencontré mon ami, je m'aperçus qu'il avait changé d'opinion. Il croyait. Il croit encore. Chaque soir, il s'approche d'un guéridon et le questionne humblement. C'est ainsi qu'il a appris, le 4 août 1914, que la guerre se terminerait le 5 novembre de la même année. Cette petite erreur ne l'a point désabusé. Il continue. Il dit que certains esprits se trompent parfois, mais que certains autres...

Louis LATZARUS.

Son portrait

Les troupes d'Afrique étaient hier à l'honneur. Bien négociait la joie répandue sur les faces noires des braves tirailleurs sénégalais qui déambulaient sur le boulevard.

De charmantes jeunes filles venaient « le portrait » du soldat noir sur médaille. Et ces médailles étaient épinglées sur des coussins précieux ; et les voix fraîches des vendeuses de billets de tombola disaient : « Pour les troupes d'Afrique, s'il vous plaît ! »

Or, devant la porte Saint-Denis, une dame venait d'acheter un billet de la tombola et était en train d'assujettir à son corsage une médaille à la noire effigie lorsqu'un grand nègre s'approcha d'elle.

— Voilà ! dit le portrait ! Toi, le prendre !

La dame prit le portrait et remercia beaucoup.

— Toi le mettre là ! dit alors le soldat nègre, en se trémoussant d'avance de satisfaction et en désignant d'un doigt d'ébène la chemise où la médaille était épinglée.

Il fut très déconcerté de voir que la dame ne voulait pas, et qu'autour d'eux des gens riaient...

Prélat, mais Allemand

Le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, n'est pas de ces prélats qui rehauissent, par leur éclat personnel, la pourpre des princes de l'Eglise.

Rome, en tout cas, ne garde pas de lui un bon souvenir. Déjà, lorsqu'il n'était que simple chapelain de Santa Maria dell'Anima, on ne l'aimait guère à cause de sa brusquerie tudesque.

Nommé vicaire de Havixbeck, en 1880, il quitta la capitale et n'y revint que de temps en temps, au fur et à mesure qu'il montait les échelons de la hiérarchie vaticane.

Il y était peu de semaines avant l'entrée en guerre de l'Italie, et dînait un soir chez le prince Rospigliosi, commandant de la garde noble papale. Vers la moitié du repas, il refusa le plat que lui présentait un domestique et se leva. Tout le monde l'imita. Alors il laissa tomber ces mots :

« Quod superacuum est, date pauperibus. » (Ce qui est superflu, donnez-le aux pauvres.)

Il y eut un bref silence étonné, mais le prince Rospigliosi n'était pas homme à accepter une pareille leçon, vint-elle d'un cardinal. Froidelement il répondit :

« La maison Rospigliosi a déjà pensé aux pauvres. Eminence, Continuons. »

Tout le monde se rassit et le repas s'acheva. Mais, depuis ce soir-là, l'Allemand ne fut plus invité dans aucune maison romaine.

Lettre du front

Voici la lettre plaisante qu'une marraine, que nous ne nommerons point, a reçue de son fils :

« J'ai une proposition à vous faire. Comme le moral des gens de l'arrière me paraît assez bas, nous pourrions renverser l'ordre de choses établi en ce moment. Au lieu que ce soit vous qui semez ma marraine et m'envoyez des éplures chaleureuses et réconfortantes, c'est moi qui serai votre parrain. »

« Ce sera tout à fait amusant. Je ne vous enverrai pas de friandises, car nous n'en avons pas ici, les confiseries étant assez rares dans nos parages, mais je vous ferai parvenir des trophées boches dont la vue surexcitera votre patriotisme. »

« Tous les quatre mois vous tâcherez d'obtenir un saut-conduit pour venir passer une permission de sept jours chez nous, au front, au cours de laquelle je vous ferai sortir et distraire ; nous irons tous les soirs au théâtre de la guerre et vous vous réjouirez les yeux par la vue de feux d'artifice splendides. »

« Je vous ferai visiter toutes nos boutiques du Jour de l'An, installées en permanence chez nous, en ce moment ; les attractions

sont légion. Vous possédez, comme à Luna Park, le Labyrinthe, réservoir de boyaux inextricable dans lequel on peut errer éternellement, sans en sortir, la preuve en est que nous y sommes depuis trois ans ; le Jeu de massacre, toujours en action, très goûté, avec apparitions et disparitions subtiles de l'objectif recherche ; tir au fusil et à la carabine ; le Jeu au village, mieux encore qu'au cinéma. »

« Enfin, une vue prospective de l'âge des cavernes, très noblement représentée, avec les habitations des hommes préhistoriques, sous terre. J'en passe, et des meilleures. »

« Bref, ces petites distractions échelonnées sur sept jours vous feront le plus grand bien, et c'est avec un moral tout neuf que vous retourneriez en famille vous reposer à l'arrière. »

On croira que cette spirituelle satire a été composée à l'arrière par quelque auxiliaire facétieux. Mais nous tenons l'original à la disposition des incrédules.

Intermédiaires

Un paquebot chargé de riz est signalé en rade de New-York. La spéculation entre aussitôt en action. Des « commerçants » passent des télégrammes où ils déclarent acheter totalité ou partie du chargement. Sans attendre la réponse, ils revendent avec bénéfices à d'autres spéculateurs, qui s'empressent de réaliser la même opération.

Avant d'accoster à un port français, le riz a changé une dizaine de fois de propriétaire. A l'arrivée, d'autres intermédiaires se repassent encore cette marchandise, qui augmente sa valeur à chaque étape avant d'aboutir au consommateur.

Le bateau est-il coulé en cours de route ? Les commerçants qui ont du riz en dépôt s'empressent d'en augmenter le prix sitôt la nouvelle connue.

Songez que cette méthode est appliquée à d'autres denrées de consommation et aux marchandises d'usage courant, et vous aurez une explication suffisante de la vie chère.

Echos mondains

Nous lisons dans le *Diario de Navarra*, qui se publie à Pampelune, la nouvelle suivante :

« Del penal de Cartagena, donde estinguia condenacion por homicidio, ha sido liberado el penado Lorenzo Labayon (a). Y enano, el cual pizara residencia en esta capital. »

Ce qui veut dire en bon français : « Du bagne de Carthagène, où il purgeait une condamnation pour homicide, a été libéré le bagnard Laurent Labayon, dit l'Élé, qui établira sa résidence dans cette capitale. »

Voilà une excellente nouvelle, et qui ne pourra manquer d'intéresser vivement les bourgeois de Pampelune. Ajoutons que le journal qui la publie est assis aux germanophiles, et l'on comprendra qu'il annonce avec tant de courtoisie les déplacements et villégiatures des assassins. Attendons-nous à apprendre quelque jour que Lorenzo Labayon, dit l'Élé, a dû fond de sa résidence de Pampelune, télégraphié au kaiser pour l'assurer de son admiration.

LE PONT DES ARTS

Les écrivains espagnols sont tous francophiles, à l'exception de Benavente, le dramaturge. Mais personne n'a jamais pu comprendre pourquoi. A moins que, comme le croit M. Manuel Bueno, ce ne soit pour dissimuler, d'une façon respectable, toute saadologie entre ses pièces et celles de nos auteurs français. Ces germanophiles et se laisser influencer par des conches persistantes, ce serait tellement contradictoire !

M. André Brulé, parlant pour l'Amérique du Sud, ne se contenta pas de donner des représentations théâtrales. Il y montrera, dans le foyer des théâtres, une centaine de dessins français de Mmes Marval, Dufan, de MM. Emile Bernard, Delhomme, Flamin, Charles Garm, Gaudinot, Houdon-Paul, Jeannet, Lebasque, Moland, Naudin, Pay, Pierre Roche, Signac, Signac, Van Dongen, etc., etc.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Les Trente Ans de théâtre. — A la représentation que les Trente Ans de théâtre donneront ce soir, à 8 h. 30, à l'Eldorado, c'est Mlle Denougue de l'Opéra, qui chantera avec M. Sullivan, les fragments du Cid.

Ce soir :

Opéra, relâche.

Th.-Français, relâche ; demain, 8 h. 30, le Père Leloup.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 7 h. 15, Aphrodite.

Odéon, 8 h., L'Espionne.

Variétés (Guit. 09-92), 8 h. 15, Dolly (Rebecca Bady).

Gymnase, relâche ; vendredi, la Race.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Antoine, relâche ; mardi, 7 h. 15, les Bleus de l'Amour.

Sarah-Bernhardt, relâche ; mardi, 8 h. 15, les Nouveaux Riches.

Renaissance, 8 h. 30, le Paradis.

Gaite-Lyrique, relâche ; mardi, 8 h., la Juive.

Tréport-Lyrique, relâche ; mardi, 8 h., les Mousquetaires en combat.

Porte-Saint-Martin, 8 h., la Flamée.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Mariage de Mlle Beulemans.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, la Fête dans le genre de Napoléon (Sacha Guitry).

Albénis, 8 h. 30, la Famille du brosseur.

Apollo (Central 72-21), la les soirs, 8 h., la Flambée de l'Amour (Maurice Sully et R. Villot).

Edouard-VII, 8 h. 15, la Fête nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h. 15, Femina-Revue.

Grand-Guignol, 8 h. 30, le Poison noir, l'Ange.

Th. Michel, 8 h. 15, Frivolités.

Scala, 8 h. 15, le Billet de logement.

Marigny, 8 h. 30, la Revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, relâche.

Le suffrage municipal

féminin

UNE CONFERENCE DE M. CRUPPI

M. Jean Cruppi, député, ancien ministre, a fait hier à la Vie Féminine, avenue des Champs-Élysées, sous les auspices de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes, et sous la présidence de M. Viviani, grand des Sceaux, ministre de la Justice, une conférence éloquent et documentée sur le suffrage féminin dont il se déclare nettement partisan.

L'orateur a insisté sur le rôle que les femmes pourraient jouer dans les affaires municipales et sur les services qu'elles rendraient notamment dans les questions administratives. Par l'étude et l'application du vote féminin, elles apporteraient une intelligence nouvelle dans la vie communale et elles ont, au surplus, les seules forces vraiment capables d'exercer une influence éducatrice de tous les instants.

M. Jean Cruppi ne doute pas que la Chambre se prononce en faveur de l'élection et de l'éligibilité lorsqu'elle sera mise en présence d'un projet défendu par de solides et impérieux arguments.

M. Viviani prit ensuite la parole et rappela Beaumarchais qui a tout dit sur la femme « mineure pour ses biens, majeure pour ses fautes ». Sans doute elle n'a encore aucun droit et pour elle le code est vide de justice, mais n'est-ce pas parmi les femmes que se rencontrent les pires adversaires de son émancipation civique ?

Abordant le point de vue municipal, le garde des Sceaux, qui a débuté dans le journalisme, alors qu'il était étudiant en droit, par un article en faveur du féminisme, déclare que nous pourrions compter sur les femmes le jour où il faudra, pour l'avenir du pays, résoudre les problèmes de la natalité et de l'alcoolisme, et monter jusqu'à la stricte compréhension de la liberté humaine.

Leur émancipation ne les intéresse pas seulement, mais intéresse la France même où le règlement des affaires publiques sera toujours imparfait et médiocre tant qu'elles ne seront pas admises à y participer directement. Tout les autorise donc à réclamer hautement le droit de parvenir aux fonctions publiques avec les étapes nécessaires.

Rappelant son voyage en Amérique, M. Viviani parle de la « vénération » que ces grands pays a pour nous et il termine par un appel au patriotisme des Françaises qui, par delà les angoisses, les deuils et les douleurs, doivent rester debout pour les héros et pour les tombeaux.

Comme celui de M. Cruppi, le discours vibrant de M. Viviani a été salué par des bravos, et c'est au nom des Femmes de France que Mme Witt-Schlumberger, présidente de l'Union Française, a remercié les orateurs, aux applaudissements unanimes d'une assistance nombreuse.

HARRIS, détective privé

34, rue Saint-Marc. Téléphone. Centr. 84-51, de 9 à 6 h. Renseignements sur tout et débrouille tout.

LIVRES

ouvrages et modernes. ACHAT AU COMPTANT. Faire et en, en l'acte, les plus jolies pièces à LIBRAIRIE VIVIERNE, 12, rue Vivienne, Paris.



Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs, ont fait adopter le

Carburateur ZÉNITH

sur tous les modèles de véhicules utilisés aux armées.

Société du carburateur ZÉNITH

Siège social et usines : 51, Chemin Fauriol, Lyon.

Maison à Paris : 15, rue du Débarcadere.

USINES ET SUCURSALES :

LYON, PARIS, LONDRES,

LA HAYE, MILAN, TURIN,

DETROIT, GENEVE,

NEW-YORK

Le siège social de Lyon répond aux lettres et à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire